

mu 7912/7

Septième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1954.

Mes chers Confrères,

La vie est un tissu de contradictions. Nos parents nous enseignent volontiers que la curiosité est un vilain défaut. Toutefois, selon les pédagogues, il convient d'exciter la curiosité des enfants. (Sans doute pour que ceux-ci ne s'endorment pas aux leçons de ceux-là...) Soins superflus ! La curiosité l'emporte toujours. Je ne m'arrêterai pas à l'exemple fameux d'une pomme, croquée ingénûment. Le sens de cette catastrophe m'est demeuré obscur et j'entends m'abstenir de tout commentaire : je ne veux pas me mettre mal avec Dieu le Père, ni, d'ailleurs, avec aucune divinité chthonienne ou autre. Je soumets à vos réflexions un exemple plus modeste. Il s'agit, tout simplement, de votre serviteur.

Poussé par des confrères avides de savoir, j'ai, pour les satisfaire, affronté les monstres sacrés. Ils se présentent sous les dehors de messieurs parfaitement aimables, qui vous mettent tout de suite mal à l'aise par l'aveu de leur impuissance. (Cette confiance vise — cela va de soi — la chose littéraire). La

raison ? Ils disposent de trop peu d'argent, les pauvres ! Certes, il figure à leur budget un nombre assez coquet de millions. Mais le théâtre bouffe tout. Le plus gourmand, celui qui se prétend lyrique, est un véritable gouffre. Sa valeur artistique, assez nébuleuse, est compensée par son importance syndicale, qui est réelle. C'est donc, si l'on veut, de l'argent bien placé. Le théâtre dramatique, vu la faiblesse de ses effectifs, ne saurait avoir les mêmes prétentions. Les dépenses, dans ce secteur, se sont pourtant largement améliorées, depuis qu'un ministre fallacieux créa un théâtre dit national. La vérité oblige à dire que cette initiative fut saluée par nos auteurs avec un enthousiasme attendri. Enfin, ils allaient prouver, chez eux, qu'ils étaient capables d'écrire une pièce de théâtre, — démonstration qu'ils avaient dû réserver, parfois avec éclat, à des scènes étrangères. Hélas, ils n'ont rien prouvé du tout. Les années ont passé, les millions aussi ; cependant que le théâtre dit national poursuit ses exercices d'assouplissement, les chefs d'œuvre du répertoire classique lui servant de banc d'essai. Nos auteurs ont fini par perdre patience et ont fondé l'U.B.A.D. Ce nouveau groupement nourrit des idées offensives — c'est dans l'ordre — mais, s'il est bien sage, il a des chances de prendre place à la suite des autres organismes, commis au sommeil de nos belles-lettres et qui reçoivent, de ce chef, quelque provende de l'État : l'A.R.L.L.F., l'A.E.B., le P.E.N. club, etc.

Je m'excuse de cette diversion. Elle n'est pas inutile, je crois, car elle explique, dans une certaine mesure, l'attitude des monstres sacrés.

Ce qu'ils font du reliquat, quand se sont évaporés les millions destinés au théâtre ? Ils font quelques aumônes, achètent quelques livres ; le tout, fort confidentiellement, autant pour ne pas rendre confus les bénéficiaires que pour ne pas trop faire enrager les exclus. Après quoi, ils se reposent, dans l'attente d'un nouveau reliquat. Que voulez-vous qu'ils fissent contre trois ou quatre cents stylos à prétentions littéraires ? Pouvons-nous vouloir



qu'ils mourussent ? A quoi bon ? D'autres prendraient leur place et ne se comporteraient pas autrement. Les monstres sacrés représentent le Pouvoir. Ce sont, en quelque sorte, des symboles à figure humaine, sourds par nécessité, ainsi qu'il convient à des dieux. Les humains ont la fâcheuse faiblesse d'espérer des miracles, voire de menus bienfaits, des puissances qu'ils ont créées. Hélas, le cierge brûlé devant l'effigie polychrome d'un saint ou le présent offert à la femme d'un ministre n'engagent ni le Ciel ni le Gouvernement. Le vrai signe du pouvoir est l'indifférence. Nul ne sait si les dieux nous entendent, nous savons simplement qu'ils ne répondent jamais. Les bouddhistes se sont crus malins en gratifiant d'oreilles immenses les images de Gautama déifié. Ce fut aussi vain que le reste.

Les monstres sacrés, forts de ces exemples majestueux, s'entourent de silence et de mystère. Le brouillard artificiel n'est pas à l'usage des seuls navires de guerre. J'ai évoqué tout à l'heure, quelques initiatives légères : les aumônes et les achats de livres. Il s'agit de livres dits de valeur littéraire. L'admirable précaution ! Comme nous sommes généralement enclins, mes chers confrères, à dénier tout indice de talent à la plupart d'entre nous, voyez comme la tâche de ces messieurs se trouve allégée ! Quant aux achats pour les bibliothèques publiques, ils relèvent d'un autre pouvoir. Il reste, enfin, un certain fonds des lettres, destiné à conjuguer les deux opérations, j'entends les aumônes et les achats. Ce fonds est géré par l'académie, aussi royale que confidentielle, de langue et de littérature françaises de Belgique. C'est tout dire. Cet ensemble de mesures forme un dispositif de défense, — comme diraient les stratèges — fort idoine à repousser les attaques des mécontents qui sont légion, sans être légionnaires.

Ce n'est pas avec des pétards que l'on prend des forteresses, et nous en sommes toujours, convenons-en de bonne grâce, au stade des pétards. Ils sont si anodins que les monstres sacrés eux-mêmes nous encouragent à les lancer. Ils savent que rien n'ébran-



lera la paix du Bois Sacré. L'État protégera toujours la culture de quelques espèces privilégiées : le prébendier argenté, l'arbre à primes et le rubanier à médailles.... Les bûcherons qui y porteront la hâche ne sont pas encore nés. Je sais, quelques mécontents publient des articles, réclament des mesures... Tout cela finira par s'apaiser et il ne restera rien de cette vaine agitation, fruit d'une curiosité malsaine. Un grand docteur de l'Église a dit : Connaître, c'est s'approcher de Dieu. Il est possible, mais par quels détours ! Après les vertiges de la cybernétique et les expériences nucléaires, je propose à vos méditations la parole de ce saint, gentil et combien sage, qui disait : Le bonheur est dans l'ignorance....

ROGER AVERMAETE

P.S. — Reprenant ma 5^{me} Lettre, plusieurs confrères se disent friands de connaître mes "suggestions utiles". Je n'ai rien à leur refuser : Je joins donc à la présente copie de la pièce à conviction.